

Morisset, Jean (1985) *L'identité usurpée 1) l'Amérique écartée*.
Montréal, Nouvelle Optique, 158 p.

Gérard Pelletier

Volume 30, numéro 79, 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021773ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021773ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pelletier, G. (1986). Compte rendu de [Morisset, Jean (1985) *L'identité usurpée 1) l'Amérique écartée*. Montréal, Nouvelle Optique, 158 p.] *Cahiers de géographie du Québec*, 30(79), 83–84. <https://doi.org/10.7202/021773ar>

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

MORISSET, Jean (1985) *L'identité usurpée 1) l'Amérique écartée*. Montréal, Nouvelle Optique, 158 p.

À son insu peut-être, l'auteur de cet ouvrage ressuscite une école de pensée qui fut illustre, dans les années cinquante, et que les sceptiques de l'époque avait baptisée (avec le sourire) : *nationalisme noir*. Le terme désignait la vision extrêmement mélancolique de quelques enseignants, professeurs d'histoire à l'Université de Montréal.

Je doute qu'il se soit publié depuis un seul ouvrage plus fondamentalement et plus savamment pessimiste que celui-ci. Dès son avant-propos, M. Morisset nous assène sans pitié une description de nous-mêmes et de notre destin collectif propre à donner le cafard aux plus courageux.

En moins de cinq pages, il nous apprend successivement que les Canadiens (il réserve ce nom aux seuls Francophones) ont été les victimes d'un « rapt national » et d'un « viol identitaire », qu'ils sont devenus « un peuple complètement pollué », que « le moindre contact avec notre littérature pré-mirionienne conduisait directement soit à l'univers concentrationnaire du nationalisme groulxien, soit au babélisme libéral tout à fait aliéné dont Trudeau sera l'incarnation politique, soit au modernisme péquiste qui n'a cessé de se chercher une France artificielle pour mieux s'anéantir » (p. XVII). Et bien entendu, nous sommes un peuple « vaincu et aliéné ». Cette dernière affirmation revient à chaque page ou presque. L'auteur ne se donne même pas la peine d'en démontrer le bien-fondé. C'est un donné révélé.

Et si vous croyez que le sort des Canadiens anglophones (l'auteur les désigne sous le nom de Britamiens) est plus enviable, détrompez-vous. « Car privés d'Indiens à tuer, privés de Canadiens à usurper, que reste-t-il au Ouaspe de l'ANB s'il veut survivre ? Que lui reste-t-il d'autre que le racisme dirigé contre lui-même (i.e. le suicide intellectuel) ? » (p. XVI). Survivre par un suicide...

« Plus *noir* que ça, t'es mort ! » comme on dit à Paris. Nous tenterons quand même de survivre assez longtemps pour faire la connaissance de cette *Amérique écartée* car, pessimisme mis à part, cela en vaut la peine.

La thèse centrale de l'auteur est assez simple. Au commencement était le Canada et nous étions les seuls Canadiens, nous les ex-Européens francophones installés ici avant tous les autres Européens. Mais les Britanniques sont venus. Comme ils refusaient d'être états-uniens, il leur a fallu se bâtir un pays. Il en est résulté le Canada d'aujourd'hui qui « n'est pas le Canada et n'a jamais été le Canada, mais un pays au nom usurpé qui s'appelle en fait (sic) l'Amérique du Nord Britannique » (p. XIII).

Quel est le propos de l'auteur ? Voici sa réponse : « J'ai voulu, au cours de cet essai, examiner la réalité géographique de cette Amérique du Nord Britannique à travers un triple hublot :

1. le rejet du Canadien et du Métis et la lutte désespérée des vaincus pour reconquérir leur identité ;
2. la quête pathologique d'un peuple sans nom — les British North Americans — pour se fabriquer une identité à partir de celle des Canadiens ;
3. l'appel du Nord et le recours à la Géographie comme ciments d'un État unitaire transcolonial qu'on veut appeler le Canada ».

M. Morisset possède également « la certitude inéluctable que nous disparaîtrons comme peuple si nous ne faisons pas notre souveraineté ». Mais ce n'est pas de cette conviction qu'il va

nous entretenir dans ce premier tome dont l'introduction et les deux chapitres portent les titres suivants : *Émergence de la réalité canadienne — Identité américaine et identité canadienne —, Québec nouveau et gestion des vaincus.*

À mon avis, l'intérêt principal de l'ouvrage réside dans l'extraordinaire connaissance dont l'auteur fait preuve de tout ce qui s'est écrit sur « notre identité ». Il révèle (peut-être pas aux spécialistes mais aux profanes, sûrement) des auteurs et des ouvrages du plus haut intérêt. Il décortique des documents officiels, cite des conversations, des poèmes mal connus, des essais restés obscurs dont certains du plus haut intérêt.

Il établit par exemple de façon convaincante, dans son introduction, que les Canadiens francophones sont « métissés », dans tous les sens du terme, ce dont on se doutait déjà. Et il conclut en affirmant que « notre véritable mythe fondateur ne saurait émerger en dehors de notre canadienité ».

La démonstration et la conclusion du premier chapitre m'ont paru moins convaincants. Au terme d'une longue étude, truffée de citations et d'interprétations fascinantes, sur la façon dont nous sommes perçus par les autres et par nous-mêmes, M. Morisset écrit : « Bref, le Canadien deviendra un peu partout, dans l'imagerie bourgeoise d'Europe et d'Amérique, une espèce de *Nègre Rouge* qui se sera fait déculturer par l'Amérique et se sera enfermé peu à peu dans un primitivisme dialectal et un anthropologisme régressif le condamnant à un inéluctable mongolisme géographique dans sa réserve des rives du Saint-Laurent. Et le Canadien lui-même — triomphé de l'aliénation — acceptera cette image de lui-même. » Évident ? Pas pour moi, en tout cas.

Jusqu'ici, l'auteur faisait le procès des *autres*, de ceux qui nous ont vaincus, conquis, violés, dépossédés, aliénés, etc., etc. Dans son second chapitre, il fait notre procès à nous, les Canadiens (en langage courant, les Québécois) et celui du « génocide bien particulier » (p. 117) dont nous nous sommes rendus coupables envers les Autochtones de notre territoire, par la Convention de la Baie James.

L'étude qu'il fait de cette Convention est assez troublante et l'acte d'accusation qu'il dresse, fort impressionnant. On voudrait tout de même connaître mieux la version des auteurs du traité, ce qu'ils ont à dire pour leur défense. Quand l'auteur affirme, par exemple, que la Convention de la Baie James « n'aura été rien d'autre qu'un exercice illusoire où deux vaincus (les Québécois et les Autochtones) se verront forcés de s'entre-déchirer pour satisfaire aux complaisances morales d'un vainqueur qui s'appelle la British North America », il semble que sa conclusion dépasse largement ses prémisses. Par quoi ou par qui ont-ils été « forcés » ? Par l'absence « d'une pensée juridico-politique souveraine canadienne ou indienne ». Vous êtes convaincus ? Pas moi. Et j'ai pourtant relu tout le chapitre, après une première lecture, à la lumière de cette étonnante conclusion...

On pourrait espérer qu'après un premier tome déprimant, les deux autres que doit compter l'ouvrage nous feront reprendre courage en nous indiquant les moyens de guérir nos maux. Mais d'après le sommaire qu'il nous en donne à la fin de ce volume-ci, rien n'est moins sûr. On y trouve encore des titres *noirs* comme : « *La reconnaissance de l'usurpateur et l'abdication tranquille* »...

Devons-nous conclure, avec Fernand Ouellette (cité par l'auteur à la page 149) : « ... quand il s'agit d'espérer, de marcher, il faut fuir les "professeurs"... » Mais non. Attendons encore. M. Morisset nous annonce tout de même pour la fin du tome III une coda plus tonifiante : *Vers l'émergence du mythe fondateur.*

Gérard PELLETIER
Montréal